

Archives historiques de l'adventisme en Europe

Section Collonges-sous-Salève

74160 Collonges-sous-Salève

France

**INTERVIEW
D'ALFRED VAUCHER
PAR JOHN GRAZ**

date probable : 1980 ou 1981

transcription du CD audio CD ARCH 010

juin 2007

John Graz : Alfred Vaucher, quelle est l'impression que vous garder des premières rencontres que vous avez eues avec les Adventistes ?

Alfred Vaucher : Je suis né dans une famille adventiste dans les vallées vaudoises. Nous n'avions là qu'un petit groupe. C'était toutes des personnes âgées. J'étais le seul jeune. J'étais un enfant. Et naturellement je trouvais que les réunions étaient longues, longues, longues... ; on était à genoux pendant longtemps. Je ne comprenais pas grand chose ; j'avais 7 ou 8 ans. Et alors, il y avait généralement une bonne femme à côté de moi qui avait pitié de moi, elle me donnait quelque chose à sucer pour me tranquilliser. Alors, dans ces conditions, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise de mes impressions ? J'avais l'impression que j'étais en famille, avec des bonnes vieilles dames. Il y avait ma grand-mère qui était âgée. Et puis, c'était la 1ère adventiste en Europe. Et puis avec elle, il y avait 2 ou 3 autres, enfin... il y avait peut-être une dizaine, une quinzaine de personnes, presque toutes des femmes âgées. J'étais bien ! On me choyait, on m'appelait un petit Timothée ! On avait une grande confiance en moi. On avait de grands espoirs. On pensait que j'allais faire des miracles dans l'œuvre adventiste.

Et, ça se passait dans quelle région ?

A.V. : Dans les vallées vaudoises du Piémont.

Vos parents étaient déjà adventistes ?

A.V. : Oui, mes parents étaient déjà adventistes. Ma grand-mère était la 1ère adventiste en Europe.

Et autour de vous les gens étaient plutôt vaudois, de confession vaudoise ?

A.V. : Alors oui, la population était vaudoise. Seulement, vous savez, les Vaudois de cette époque sont assez dégénérés. Et, il y a naturellement ici et là quelques bons vaudois. En ce moment, il y a un groupe de vaudois qui se réunissent. Ils ont un petit journal. Ils voudraient maintenir la foi des pères parce qu'ils se rendent compte que le clergé vaudois en ce moment, il glisse vers la question sociale, politique...

A l'époque vous étiez donc un petit groupe d'adventistes...

A.V. : C'est un tout petit groupe...

C'est un lieu de communauté.

A.V. : C'est un tout petit groupe qui n'était pas très apprécié. Aujourd'hui on nous reçoit bien dans les vallées vaudoises, les pasteurs mettent volontiers à notre disposition un temple. Mais à cette époque là, nous étions considérés comme des sectaires. Il y avait un grand mépris.

Est-ce que d'après vous, avec le recul, ce mépris était-il justifié ?

A.V. : Il était justifié en partie par le fait qu'il y a eu donc... On était peu nombreux d'abord, très peu nombreux. Ensuite, presque toutes des personnes âgées et sans beaucoup de culture. Alors cela ne faisait pas une très grande impression dans cet endroit qui était le centre. C'était la tête en somme du mouvement vaudois. Il y avait chaque année le synode, il y avait les pasteurs, il y avait ceux qui dirigent l'œuvre en Europe, il y avait des hommes très capables, des hommes très éloquents même, des pasteurs très éloquents. Et nous faisons donc figure de pauvres gens.

On dit parfois que les premiers adventistes étaient un tantinet fanatiques.

A.V. : Et bien, on a eu quelques phénomènes isolés. Par exemple, je me souviens un jour, un de ces hommes, ils étaient rares les hommes, il y en avait un tout de même... En pleine réunion, il se lève et il s'adresse au frère Geymet, qui était aussi un des tout premiers adventistes, et il lui dit : "Au nom du Dieu trois fois saints, je vous dis vous êtes rejetés." Alors il y a eu naturellement tout un mouvement. La femme de Geymet, qui était là, s'est mise à pleurer et naturellement à invectiver cet homme. Et nous étions dans une toute petite salle. Et il y avait les paysans qui battaient le blé, vous savez, on battait le blé au fléau. Ils se sont arrêtés. Ils ont entendu tout ce bruit, ils se sont arrêtés pour écouter. Et évidemment nous étions très gênés parce qu'on se disait : c'est pas très édifiant.

Mais ça c'est un exemple que l'on peut retrouver à d'autres époques, mais sur le ton général, quels étaient par exemple les thèmes fréquents des prédications ?

A.V. : Jusqu'à l'âge de 12 ou 13 ans il n'y avait pas de prédications. Nous nous réunissions et on parlait, on s'édifiait entre nous. Il n'y avait pas de prédications. Mais vers l'âge de 12 ou 13 ans, il est venu de Suisse un prédicateur, celui qui m'a baptisé. Il m'a baptisé quand j'avais 13 ans. C'était Joseph Curdi. Alors lui naturellement, il était un bon prédicateur. Il présentait tous les sujets adventistes, toute la doctrine adventiste. Il avait le dimanche des réunions d'évangélisation. Seulement il avait un défaut. Il critiquait constamment les pasteurs. Il citait les passages de Jérémie, les faux pasteurs, les mauvais pasteurs... Et là, naturellement, ça nous a aliéné les Vaudois. Ils ne nous étaient déjà pas très favorables à cause du sabbat parce que les Vaudois ne pouvaient pas supporter l'idée du sabbat. Ce sabbat ça les chicanait beaucoup. Ils nous auraient tolérés pour le retour du Christ, pour des autres choses. Mais le sabbat c'était vraiment quelque chose qui leur était très, très antipathique. M'enfin, ils auraient supporté cela, seulement alors ces attaques constantes contre les pasteurs, évidemment cela nous a aliéné leur sympathie.

Donc vous pensez que s'il y a eu de la part de l'environnement, des autres églises souvent un phénomène de rejet, on porte une petite part de responsabilité.

A.V. : Ohhh... Une bonne part ! En Suisse aussi.

Et nous sommes parfois traités de légalistes, on s'en défend aujourd'hui. Mais à l'époque, est-ce que l'on était légaliste ?

A.V. : Et bien en tout cas, comme je vous ai dit, Geymet qui était en somme l'ancien d'église si on peut dire ainsi (ça n'existait pas vraiment -ce n'était pas une organisation très solide- mais enfin, il fonctionnait un peu comme l'ancien quand il était là), c'était toujours la loi, il n'y avait pas d'autres sujets que la loi. Alors évidemment cela donnait l'impression à ceux qui écoutaient, à ceux qui nous entendaient que nous étions des légalistes.

La Conférence Générale de 1888 qui avait insisté sur la justification par la foi n'avait pas eu beaucoup de répercussions en Europe ?

A.V. : En tout cas pas chez nous.

Donc, on insistait plutôt sur les différences que sur les points d'accord avec les autres communautés.

A.V. : Ah oui, oui... oui, oui !

Et les relations avec l'église catholique, de quel genre étaient-elles ?

A.V. : Oh ! Les catholiques, moi, vous savez, moi j'en avais horreur. Quand je voyais un prêtre, je n'aurais jamais osé m'approcher. On les considérait comme des suppôts de l'enfer. Et on pensait aux persécutions que les Vaudois avaient subies. Le Catholicisme c'était considéré à ce moment-là comme quelque chose d'épouvantable et de diabolique. Alors qu'aujourd'hui, il est question de rapprochement et d'œcuménisme et tout ce que vous voulez. Les choses ont beaucoup changé, les barrières ont été supprimées.

Le petit peuple adventiste de l'époque se considérait comme protestant ou dans la tradition protestante ou comme véritable héritier des protestants ou comme quelque chose d'à part ?

A.V. : Oh non, l'idée c'était bien que nous étions les vrais successeurs, les vrais continuateurs de l'œuvre de Luther et de Calvin. Seulement que nous étions plus avancés n'est-ce pas, nous avions de nouvelles vérités.

Donc, vous vous êtes toujours situés comme protestants.

A.V. : Oh oui - oui - oh oui... Nous étions les vrais protestants, les seuls dignes du nom protestant.

Et aujourd'hui, qu'est-ce que vous en pensez de tout ça ?

A.V. : Oh ! Je pense aujourd'hui que oui dans une certaine mesure c'est justifié. Nous nous efforçons de continuer, d'achever la réforme.

Vous avez l'impression que l'église a évolué en bien ou plutôt en mal ?

A.V. : Et bien, il n'y a plus cet esprit de polémique, de critiques constantes sur tous les points. Et on fraternise jusqu'à un certain point. Donc sous ce rapport-là il y a progrès. D'un côté

les pasteurs vaudois sont devenus plus conciliants. Ils apprécient davantage ce qu'il y a de bon. Ils reconnaissent que nous avons une place, que la Providence a voulu en somme combler une lacune, si vous voulez, parce qu'ils reconnaissent bien que du point de vue eschatologique, il y a une lacune chez eux. Donc de ce côté là il y a eu un progrès. Et nous de notre côté nous avons progressé dans le sens que nous reconnaissons qu'il y a aussi des éléments de vrai christianisme chez les protestants. Et que nous avons à apprendre d'eux ; sous bien des rapports nous pouvons apprendre quelque chose.

Et quand aujourd'hui vous apprenez que l'église est souvent représentée à des rencontres interconfessionnelles, que des représentants de l'église adventiste sont reçus au Vatican, est-ce que ça vous fait frémir, est-ce que vous avez une réaction d'agressivité ?

A.V. : Oh écoutez ! Ça nous inquiète un peu parce que nous voyons surtout les luthériens par exemple et les anglicans, ils sont tout prêt à accepter le pape comme chef suprême de la chrétienté.

Non, mais je voulais parler de l'église adventiste, du nouveau climat de relation qui existe au sein de l'église adventiste à l'égard des autres communautés chrétiennes. Est-ce que cela vous intéresse, est-ce que vous êtes plutôt réticent ?

A.V. : Ça m'intéresse et ça me paraît logique. Mme White a beaucoup insisté sur le fait que nous devrions prier pour les pasteurs et les visiter et avoir des contacts avec eux. Moi je n'ai pas à me faire de reproches sous ce rapport. Lorsque je suis arrivé en Suisse, c'était en 1907, j'avais 20 ans, j'ai tenu ce qu'on appelait alors des conférences, des causeries si vous voulez, des études bibliques à Vevey, à Clarens. Et bien, les pasteurs avec lesquels je suis entré en contact m'ont dit : "Oh alors, ça c'est différent." Ils m'ont parlé d'autres pasteurs qui m'avaient précédé et dont ils avaient eu à se plaindre.

Frère Vaucher, je pense que cette attitude provenant du fait que vous aviez étudié, réfléchi à différents problèmes théologiques peut-être plus profondément que certains.

A.V. : Moi j'avais un oncle qui était pasteur vaudois et il n'était pas d'accord avec nous, il ne nous approuvait pas du tout. Il avait un grand respect pour sa mère qui était la 1^{ère} adventiste en Europe. Il avait un très grand respect pour sa mère. Mais il n'aimait pas notre doctrine. Et lorsqu'il me parlait évidemment, il ne parlait pas d'une façon favorable pour ce qui concerne la doctrine. Mais vers la fin de sa vie, il avait probablement évolué et il s'était bien rapproché. Il n'est pas devenu adventiste, mais il s'était bien rapproché.

A l'époque, est-ce que vous aviez l'impression que le Christ allait revenir incessamment ?

A.V. : Écoutez, moi je n'avais pas de conviction personnelle. Mais évidemment à cette époque-là, l'idée c'était que les jeunes comme moi n'arriveraient pas à faire leur service militaire. Du moins, en Suisse, c'est l'idée qui prévalait. Si vous parliez, par exemple à Ulysse Augsburg, et bien ses parents étaient persuadés qu'il n'aurait pas à faire le service militaire. Chez moi, c'était pas le cas. Ma grand-mère et ma mère n'ont jamais eu cette idée de faire des calculs et de dire ça ne peut pas aller plus loin que cela. Elles étaient persuadées que le Seigneur

allait venir, qu'il fallait se préparer mais sans accentuer n'est-ce pas, dans ce sens là. De sorte que je n'ai jamais eu à lutter contre et à encourager cet état d'esprit.

Vous avez vécu les premières années de votre enfance dans les vallées vaudoises et après vous êtes venus en Suisse.

A.V. : Écoutez, voilà ce qui s'est passé. Jusqu'à l'âge de 13 ans..., donc à 13 ans j'étais baptisé, jusqu'à l'âge de 15 ans je suis resté là et je n'ai donc pas eu de contacts avec d'autres pour ainsi dire. Il y a bien eu en 1885 les frères Bourdeau qui ont travaillé là. Juste avant ma naissance, ma mère était baptisée à ce moment là. Et ensuite, l'église est restée abandonnée. Et ce n'est que plus tard, lorsque Joseph Curdi est venu qu'il y a eu un réveil et qu'il a réussi à augmenter le nombre des membres. Il était arrivé peut-être à 40 ou 45 membres. A ce moment là cela paraissait extraordinaire n'est-ce pas. 40 ou 45 membres, c'était une grande église pour nous à côté de ce qu'on avait eu. Alors cela modifiait un peu la situation.

Frère Vaucher, comment expliquez-vous que ces églises qui avaient déjà des nombres importants de membres par rapport à notre situation actuelle. Même maintenant, à l'heure actuelle une église de 40 ou 45 membres, c'est déjà un groupe important. Comment expliquez-vous, qu'il n'y ait pas eu par la suite, dans les 100 dernières années des progrès plus importants ?

A.V. : Ah ! Voilà ! Et bien, Mme White est venue en 85. Je crois qu'elle a fait 3 visites dans les vallées vaudoises. Elle a constaté qu'il y avait très peu d'auditeurs. Elle a eu de la peine à donner ses causeries parce qu'il y a eu de l'opposition. Elle s'est trouvée là en même temps qu'un adversaire qui venait des États-Unis, un certain Grin, qui était très opposé aux visions de Mme White. Alors, il y avait 2 salles superposées... Et nous nous réunissions dans une salle. Enfin nous... Moi je n'étais pas encore né, je suis né en 87. Mais mes parents, les membres se réunissaient dans une salle et au-dessus il y avait un certain pasteur qui avait observé le sabbat une ou deux fois mais ensuite il s'est trouvé contre. C'est un certain Cocorda. Un homme très capable, c'était certainement le plus savant des pasteurs des vallées. Seulement il s'était séparé. Il avait constitué un groupe à part parce qu'ils étaient conditionnalistes. Il avait compris la vérité sur la question de la nature de l'homme et à ce point de vue là il était en désaccord avec tous les autres pasteurs qui insistaient beaucoup sur l'immortalité de l'âme, sur la survivance etc, etc... Alors évidemment c'était difficile.

Parce que nous assistons en Suisse, à l'heure actuelle, à une sorte de stagnation dans le nombre des membres.

A.V. : Alors Mme White a dit que le temps viendrait mais elle ne savait pas quand. Elle a bien dit : « Je ne sais pas quand. Mais le temps viendra où il y aura des troubles des difficultés et des persécutions et alors l'église vaudoise se réveillera et beaucoup de Vaudois accepteront le message. »

Quel rôle avaient les écrits de Mme White à votre époque ? C'est à dire avant la guerre de 1914 ?

A.V. : Vous savez, je ne sais pas trop que répondre, parce que le petit groupe des vallées était peu de choses en comparaison de ce que nous avons en Europe. Et moi, je n'avais pas de contact ni avec la Suisse, ni avec la France, ni avec l'Angleterre donc nous étions isolés. Alors Joseph Curdi est venu et il n'était pas très whitiste. Dans les conversations, il ne se gênait pas pour exprimer des doutes, trouver à redire sur White, sur certaines choses. Alors je n'ai pas été vraiment influencé dans le sens d'accepter tout les yeux fermés. Nous avons naturellement les "Témoignages", enfin ce qui avait été traduit en français, nous avons la "Grande Controverse" traduite en français. Nous avons "Patriarches et Prophètes" traduit en français. Et, étant donné que la bibliothèque de ma grand-mère n'était pas riche. Il y avait juste ces quelques ouvrages et moi j'ai toujours été un grand lecteur, je me suis nourri n'est-ce pas de ces écrits personnellement. Mais je ne peux pas dire qu'on en faisait un grand usage dans l'église parce que Joseph Curdi n'a jamais fait... ne s'est jamais servi des écrits de Mme White dans sa prédication, dans ses cultes.

Et ensuite nous avons un jeune homme un certain Léopold Bénézé, qui était français, qui était de Nîmes, d'Anduze plutôt. Il avait quitté l'église réformée. Il avait été infirmier à Bâle où nous avons une institution sanitaire et puis il est rentré dans l'œuvre. Mais il n'avait pas fait de théologie. C'était un homme très intelligent mais assez critique.

Et il n'avait pas une très grande confiance dans Sr. White parce que lorsque Olsen est venu, il s'est présenté, il a dit, parce qu'il faut dire qu'il a fait la guerre, alors après la guerre, il s'est présenté à Olsen qui était le directeur de notre œuvre. Il venait d'Amérique comme vous le savez. Et bien il lui a dit : "Est-ce que vous pouvez me recevoir étant donné que je ne crois à l'inspiration de Mme White ?" Alors il lui a dit : "Ah non, alors ça c'est impossible." Alors il nous a quittés et il est entré dans l'Église méthodiste. Alors c'est pour vous dire que point de vue influence, je n'avais pas des influences très marquées en faveur de Sr. White.

Seulement Mme White était venue. Elle avait eu des relations avec ma mère et ma grand-mère. Elle était venue les visiter à notre domicile et elle avait beaucoup parlé de mon père. Elle lui a adressé un long témoignage et puis dans son journal elle mentionne très souvent mon père en disant que il n'accepte pas les avertissements qu'elle lui donne. Et en somme, si je suis né, c'est le résultat d'un malentendu parce que Mme White avait dit à mon père qu'il n'était pas qualifié pour se marier. Il n'était pas converti. Il n'était pas prêt à fonder un foyer. Et ma mère qui n'avait pas une grande affection pour lui, parce qu'il l'avait demandé en mariage. Là il n'y avait pas beaucoup de choix. Il y avait peut-être 10 ou 15 personnes âgées presque toutes des femmes. Pour une jeune fille qui était en âge pour se marier il n'y avait beaucoup de possibilités. Alors ma mère avait un cousin qui était vaudois mais qui n'était pas adventiste, qui était mondain. Et naturellement elle se sentait plutôt attirée de ce côté là. Alors ma grand-mère, sa terreur c'était que sa fille épouse un non-adventiste. Alors elle a tout fait lorsque Geymet lui a dit qu'il y avait ce jeune homme et que c'était un parti. Alors ma grand-mère a poussé tant qu'elle a pu pour que le mariage se fasse. Mais lorsque ma mère a su qu'il y avait un témoignage adressé à mon père. Elle lui a dit : "Mais alors qu'est-ce que je dois penser, qu'est-ce que je dois faire ?" Alors elle lui a dit : "Oh ! Il ne faut pas faire attention à cela, c'était avant ma conversion que Mme White s'est exprimée de cette façon là. Et alors, ma mère a écrit à frère Whitney qui dirigeait l'œuvre. Il était à Bâle. C'était un américain. Pour savoir ce qu'il fallait faire. Et Whitney a dit à Edward Borle parce qu'il ne pouvait pas écrire en français, il a chargé Edward Borle d'écrire. Et il lui a dit : "Il faut absolument décourager, empêcher ce mariage. Moi je n'ai pas connu la lettre. Ma mère l'a égarée, elle n'a pas pu me donner cette lettre. Mais je ne sais pas comment Edward Borle s'est exprimé le fait est que ma mère a eu l'impression qu'elle était

encouragée à aller de l'avant. Alors Whitney avait dit ne pas aller de l'avant et ma mère a compris qu'il fallait aller de l'avant. Moi, maintenant, n'ayant pas lu la lettre, je ne sais pas trop ce qui faut penser. Ma mère pense que Borle était l'ami de mon père et qu'il a dit le contraire de ce que Whitney l'avait chargé de dire. Moi je peux pas croire cela. J'ai assez d'estime pour Borle pour penser qu'il n'a pas quand même eu le toupet de dire le contraire de ce qu'on l'avait chargé de dire. Mais je suppose qu'il a dû s'exprimer d'une façon ambiguë et en laissant l'impression que c'était pas si mauvais. Et alors, ma mère qui ne demandait qu'une chose, enfin ma grand-mère qui ne demandait qu'une chose, elle espérait que le mariage se ferait. Et alors, ils ont dit : "il faut aller de l'avant." Et alors quand Mme White a su, elle était en Suisse je crois, et elle a reçu une carte postale disant que le mariage s'était fait, elle a une phrase de dépit, vous savez ! J'aurais voulu la copier, malheureusement, j'ai négligé de le faire et je n'ai pas bien compris la valeur, le sens des mots qu'elle emploie. Mais j'ai très bien compris qu'elle était mécontente, elle a exprimé un fort mécontentement en apprenant que ce mariage s'était fait. Alors je vous dis, je suis le produit d'un malentendu.

Mais il y a des produits de malentendus qui tournent très bien car nous n'oublions pas frère Vaucher que votre ministère a été très riche. Vous avez enseigné la théologie pendant de longues années, plusieurs générations de prédicateurs ont bénéficié de votre enseignement, de vos instructions et de vos conseils. Vous avez publié un ouvrage, plusieurs ouvrages même, mais notamment un ouvrage de dogmatique intitulé "L'Histoire du salut" qui a connu, si je ne m'abuse trois éditions ? Vous vous êtes donc toujours beaucoup intéressé à la théologie. Et même vous avez reçu le diplôme de docteur en théologie honoris causa bien que vous n'avez pas fait, je crois, des études universitaires. Est-ce qu'il nous serait possible de savoir à la suite de quelle circonstance vous vous êtes intéressé à la théologie d'abord et ensuite comment votre formation théologique a pu se faire.

A.V. : Eh bien, ma formation théologique n'est pas encore faite. Mais voilà ce qui s'est passé. Mon oncle qui était pasteur avait laissé tous ses cahiers de cours, il avait tout laissé ça dans un tiroir. Alors moi, j'ai dévoré tout cela. Et c'était, naturellement, très orthodoxe à ce moment-là, l'enseignement qui se donnait dans la faculté de Torre Pellice et c'était évangélique. Alors j'ai lu ça et alors comme je vous l'ai dit j'ai lu les ouvrages de Mme White que nous avions à disposition. De sorte que je me suis formé comme cela. Maintenant moi, à l'âge de 9 ans, j'ai entendu l'appel du Seigneur. Je l'ai entendu de façon très distincte comme si vous parlez. Le Seigneur m'a appelé en disant que je devais entrer dans l'église par le baptême et dans l'œuvre. Et moi j'ai eu l'outrecuidance de dire : dans l'église, si tu veux, mais pas dans l'œuvre. Et évidemment je me suis repenché toute ma vie et je me repenche encore sur ce refus. C'était inexplicable, ça ne peut pas s'excuser.

Il me semble fr. Vaucher que Jérémie avait fait le récalcitrant aussi lorsqu'il a reçu l'appel de Dieu.

A.V. : Oui, il a fait quelques difficultés. Alors, à l'âge de 13 ans j'ai eu un rêve. J'ai cru assister au jugement universel. Et cela m'a tellement bouleversé que le matin, sans consulter personne, sans dire quoi que ce soit à ma grand-mère ou à qui que ce soit j'ai pris une plume et un morceau de papier et j'ai écrit au pasteur, demandant à entrer dans l'église et dans l'œuvre. Alors j'ai été baptisé à l'âge de 13 ans. Et à l'âge de 15 ans, quand il y a eu un cours biblique à

Paris, car nous n'avions pas d'école, un cours biblique de 6 mois, on m'a fait venir. On m'a payé parce que je n'avais pas d'argent, on m'a payé l'écologie et après ces 6 mois je suis entré dans l'œuvre.

Et vous aviez quel âge ?

A.V. : 15 ans - 16 ans car les cours c'est fait sur 2 ans 6 mois.

Je crois que c'est à cette époque que vous avez écrit votre premier article qui a paru sur les prophéties, le sanctuaire.

A.V. :Donc c'est à Paris, j'avais 16 ans que j'ai écrit mon premier article sur Daniel 8.

qui a paru dans le Messenger.

A.V. : C'est ça, c'est le pasteur qui m'avait baptisé qui était venu à Paris, qui donnait les cours de Bible et il a fait un concours et il a demandé à tous les élèves, nous étions, je ne sais pas moi, bien peut-être une quinzaine et il a demandé à tous d'écrire sur Daniel 8. Puis il a choisi, je suppose que c'est parce qu'il avait une sympathie pour moi, il me considérait un peu comme son fils, son héritier spirituel. Alors, il a fait paraître le mien. Je ne sais pas mais je ne crois pas que le mien valait plus que les autres.

J'aurais aimé, fr. Vaucher, vous poser une question qui est peut-être indiscrete. Si elle l'est n'hésitez pas à me le dire. Au cours de vos exposés et dans vos ouvrages vous citez de nombreux auteurs à l'appui de la thèse adventiste dans le domaine prophétique, dans le domaine doctrinal etc... Beaucoup de membres de notre église et bons nombres de prédicateurs s'étonnent que vous exprimiez rarement votre opinion. D'aucuns sont allés jusqu'à dire, fr. Vaucher ne dit jamais le fond de sa pensée.

(rire de fr. Vaucher)

Est-ce que ma question est indiscrete ? Et si elle ne l'est pas, est-ce que vous pourriez au moins nous donner un élément de réponse ?

A.V. : Écoutez, étant donné que je n'avais pas fait d'étude de théologie, j'avais simplement eu ce que j'avais sous la main et puis j'étais un autodidacte avec tout ce que ça suppose de lacunes dans l'instruction. Et bien je me sentais inférieur. Je ne me suis jamais senti vraiment capable. Alors, comme je lisais beaucoup et que j'assimilais assez facilement les choses, alors j'ai fait un travail de compilation. J'ai choisi parmi les auteurs ceux qui étaient en harmonie avec nos croyances. Et j'ai cité ceux-là. Ensuite lorsque j'ai commencé d'enseigner, donc ça c'est en 1919-1920, et bien Olsen est venu me trouver et il m'a demandé d'écrire un manuel : c'est "l'Histoire du Salut". Mais il m'a demandé de donner beaucoup de citations d'auteurs non-adventistes pour montrer que notre doctrine était après tout pas si bizarre. Que pour chacune de nos doctrines, nous avons des auteurs sérieux, des penseurs sérieux comme Dienez pour certaines choses, Godet pour d'autres... qui étaient d'accord avec nous. Alors c'est ce que j'ai

fait. Et moi, je me suis toujours tenu un peu en arrière parce que j'avais un sentiment de modestie par le fait que je n'avais pas fait des études de théologie.

Et puis après vous allez vous intéresser à l'histoire et vous allez écrire cette thèse, cette recherche sur Lacunza.

A.V. : C'est l'histoire qui m'intéressait plus que la théologie. J'ai toujours été plus porté vers l'histoire que vers la théologie. Et quand je suis venu à Collonges, la 1ère année, on m'a chargé de l'enseignement de l'histoire et de la Bible. Et j'ai dû faire les deux. Et je n'étais pas mieux préparé pour l'une que pour l'autre. Et j'ai dû travailler comme un enragé pour pouvoir donner mes leçons. Et alors, à la fin de l'année, Olsen est venu me trouver et il m'a dit: "Écoutez, ça ne peut pas aller comme cela, ça ne peut pas continuer," parce qu'à la 2ème année, le programme s'élargit, se complique. Alors il m'a dit : "il faut choisir, ou prendre l'histoire ou prendre la Bible." Alors moi si j'avais écouté mon cœur j'aurais choisi l'histoire. Seulement je savais que fr. Walther allait venir pour la 2ème année, il venait de Lausanne et il s'était préparé pour l'histoire. Alors je me suis dit si je prends l'histoire, je lui ferme la porte. Il ne pourra pas venir. Il n'aura pas la possibilité de venir. Alors je me suis sacrifié. J'ai pris la théologie. J'ai fait de la dogmatique mais je n'ai jamais eu un esprit dogmatique. Comprenez, j'aime présenter les différentes vues sur n'importe quel sujet et quand j'ai choisi, je choisis naturellement ce que nous croyons. Et bien, j'aime à faire l'histoire de cette doctrine. Voir comment elle est née, comment elle s'est développée, par quelle vicissitude elle a passé et les déviations et les controverses et tout cela... mais toujours au point de vue historique, toujours j'ai présenté les doctrines du point de vue historique.

Et cette étude que vous avez faite sur Lacunza a littéralement émerveillé nombre de professeur d'université. J'étais il n'y a pas si longtemps avec Jean Ségui qui me parlait de cela et qui m'a dit que cela avait été une véritable découverte pour eux de lire cette recherche.

A.V. : Oh ! Ça a été très apprécié, pas chez nous, chez nous ça n'a pas du tout marqué. Moi j'avais espéré que étant donné que Mme White mentionne Lacunza comme un précurseur de l'adventisme, je me suis dit ça aura un impact chez les adventistes. Mais j'ai été déçu. Vraiment ça n'a rien fait. Mais alors ça a été très apprécié dans les milieux catholiques surtout en Espagne et en Amérique du Sud et en Italie.

Et ça vous a ouvert les portes d'un milieu intellectuel qui était difficilement accessible.

A.V. : Maintenant encore. Tout récemment, enfin tout récemment c'est quand j'ai été chez Jean Ségui, il m'a montré une revue de Jésuites où j'étais mentionné avec beaucoup d'éloges, n'est-ce pas et où on s'efforçait de mettre en avant Lacunza. Alors ça m'a montré que Lacunza n'est pas mort, il a été mis à l'index et un moment donné les partisans ont dû se taire. J'avais rencontré un théologien jésuite en Espagne qui s'était occupé de Lacunza et je lui dis puisque vous avez une connaissance si complète, si riche, pourquoi est-ce que vous n'écrivez pas. Il m'a répondu : "Je ne peux pas mais vous pouvez."

Est-ce que vous pourriez en 2 mots nous rappeler qui est Lacunza., car j'ai le sentiment que c'est un illustre inconnu pour beaucoup d'entre nous.

A.V. : Et bien donc, Lacunza est mentionné dans la “Grande Controverse”, dans la “Tragédie des Siècles”, comme un précurseur avec Bengel qui est un protestant allemand. Alors moi évidemment ça m’a frappé. Maintenant j’enseignais à Collonges et chaque année je demandais à mes étudiants de préparer ce qu’on appelle aujourd’hui un mémoire, à ce moment là on n’appelait pas cela comme cela, on demandait simplement de faire un travail historique et théologique. Et la plupart faisait un travail qui ne valait pas grand chose. Moi je leur disais de commencer dès le début de l’année, de commencer à lire, à accumuler des documents et puis alors après les vacances de Noël se mettre au travail, écrire, rédiger... De façon à ce qu’on puisse voir. Mais non ils attendaient vers la fin de l’année scolaire. Et 15 jours avant les examens, ils passaient des nuits entières et ils faisaient quelque chose de très superficiel. Alors je me suis dit j’aimerais leur montrer comment on travaille sérieusement n’est-ce pas. Alors je me suis dit si je prends comme sujet un William Miller disons ou bien un autre de ces hommes. Premièrement il faudrait que je puisse aller aux Etats-Unis et dans les bibliothèques. Et je n’ai pas la possibilité de faire cela. Et puis, si j’avais des réserves à faire, on m’en voudrait, on me blâmerait. Tandis que si je prends Lacunza qui est catholique, un jésuite, je puis dire tout ce que je veux n’est-ce pas. Je puis faire la critique, dire qu’il s’est trompé parce qu’il était partisan du millénium, il était partisan du retour des juifs, de la conversion nationale, oui, c’est à dire de la conversion de tous les juifs... Alors donc j’aurais pu faire ça. Et alors j’ai choisi cela. Et alors j’ai donc beaucoup travaillé car c’était en même temps que j’étais à Collonges. Vous savez mon séjour à Collonges n’a pas été amusant parce que je n’étais pas préparé, je n’avais pas fait d’études de théologie. J’avais suivi des cours à l’université un peu partout. Partout où j’ai été, j’ai beaucoup suivi des cours à l’université mais en externe, en auditeur, je ne me suis jamais inscrit et c’était donc très incomplet alors je sentais bien que je n’étais pas à la hauteur, je n’étais pas armé pour faire quelque chose d’autre. M’enfin, j’ai fait ce que j’ai pu.

Alors lorsque je suis venu pour la 15ème fois à la Conférence Générale à San Francisco en 1936 et que j’ai présenté ce travail parce que j’ai des relations avec les professeurs à Pacific Union College, j’ai été là quelques semaines, ils m’ont dit : “Mais il faut absolument faire un doctorat. Il vous faut un doctorat et vous avez là la possibilité de présenter une thèse. Bon, alors, lorsque je suis rentré en Suisse j’ai dit ça aux frères de Berne. Ils se sont moqués de moi. Ils ont pris cela à la rigolade. Ils ont dit : “Oh non, non, non pas ça ; vous n’avez pas besoin de ça etc...” Alors j’ai laissé tomber la chose. A Genève, il y avait des professeurs qui se montraient très disposés à m’aider, il voulait me faciliter de toutes les façons pour que je puisse arriver facilement mais j’ai pas pu le faire parce que je n’ai pas eu d’encouragements.

Mais tout le monde ne semble pas avoir pris les choses à la rigolade puisque depuis quelques années nous avons un dictionnaire des Millénarismes qui a été publié, si j’ai bonne mémoire.

A.V. : Ça c’est ceux du dehors.

Oui, par conséquent si vous n’avez pas été apprécié par certains milieux, il y a beaucoup de milieux où vos ouvrages, vos recherches ont été vivement appréciées. Preuve en est, les nombreuses mentions de vos ouvrages, de vos recherches et de votre nom dans ce dictionnaire

des Millénarismes. Il est pratiquement impossible d'ouvrir une page de ce dictionnaire sans voir figurer votre nom.

Il me semble que vous n'avez pas mentionné exactement qui est Lacunza. C'était un jésuite je crois.

A.V. : Lacunza donc était un jésuite et vous savez qu'à un moment donné les jésuites ont été expulsés. Le pape même les a abandonnés. Il a dissous la Compagnie de Jésus parce que la pression était si forte n'est-ce pas, c'était les encyclopédistes, Voltaire et Rousseau et tous ces hommes là, D'Alembert etc... qui avaient introduit un esprit tout à fait différent, de sorte que le clergé même, en France, était devenu assez sceptique... et les pasteurs aussi. Les pasteurs, eh bien ils s'occupaient surtout de question pratique et ils voulaient encourager les membres, leur donner des conseils sur l'agriculture par exemple, ou alors l'industrie etc... Les questions théologiques n'intéressaient pas beaucoup. Alors Lacunza a été frappé de voir que le clergé prenait cette direction n'est-ce pas, n'avait plus cette foi des générations précédentes. Et que même le pape avait dissous la... alors il a considéré ça comme une apostasie... Vous savez qu'en France, il y avait passablement de prêtres qui pensaient que l'église avait apostasié. Mais ils pensaient que l'église avait apostasié vers le 9ème siècle ou le 10ème siècle parce qu'elle était devenue matérialiste, elle s'était occupée trop de questions temporelles, de préoccupations matérielles... Et alors Lacunza était impressionné par ça. Alors il a été expulsé, avec d'autres jésuites, avec tous les jésuites, il a été mis sur des bateaux. Ils ont quitté le Chili et en route.

Quand ils sont arrivés vers la France, on n'a pas voulu les recevoir. Quand ils sont arrivés en Italie, on n'a pas voulu les recevoir non plus. Et finalement, on les a autorisés à débarquer sur les territoires pontificaux, les territoires appartenant à la papauté. Et alors ils ont été se fixer les uns à Bologne, les autres à Imola. Ils ne pouvaient rien faire. Ils étaient tout à fait isolés et sans occupation, alors que faire ? Il est allé à la bibliothèque du couvent et là il a cherché tous les ouvrages sur les prophéties, sur Daniel, sur l'Apocalypse et il a lu tout cela. Et il a eu l'impression que c'était pas ça, il n'était pas satisfait. Et alors il s'est dit : et bien je vais proposer une voie nouvelle, une voie différente et il a écrit son ouvrage. Et son ouvrage il pensait le faire approuver. Son but était de le faire approuver, de le faire imprimer avec l'imprimatur. Seulement les jésuites de Rome ont lu cela et ils se sont divisés en deux, les uns ont dit que c'est magnifique, c'est comme lorsque Copernic a découvert la vérité sur le mouvement des astres et alors c'était vraiment quelque chose d'extraordinaire. Les autres ont dit que c'était diabolique et ils sont devenus des adversaires injustes et vraiment méchants. Et alors naturellement, dans ces conditions l'ouvrage n'a pas été imprimé.

Étant donné qu'il était très favorable aux juifs, les rabbins ont été favorables et lui ont proposé d'imprimer. A Venise, les juifs étaient disposés à imprimer son livre. Mais il n'a pas voulu. Il voulait que cela s'imprime avec l'approbation parce qu'il voulait rester bon catholique. Et donc il est mort sans avoir eu la satisfaction de voir son ouvrage imprimé.

(coupure)

A.V. : Ils étaient évangélistes n'est-ce pas et ils ont fait leur travail, ils aimaient l'œuvre. Mais ils n'ont jamais été consacrés. Et quand ils voyaient une consécration chaque année, ils étaient blessés, ils étaient mécontents. Et moi je ne croyais pas que je serais consacré et je l'ai été en 1917 à l'âge de 30 ans. Et j'ai été encore plus surpris lorsqu'ils m'ont nommé président ici en France, à Nîmes. Ils ont réuni toute la France parce qu'il y avait 3 organisations en France. Ils

en ont fait une seule pour toute la France. Et ils ont voulu que ce soit moi. Moi j'en revenais pas. Et je ne me sentais pas du tout à mon aise. Moi j'aime l'enseignement, je ne suis pas né pour cela. Mais la direction commandait les gens. Moi j'obéis facilement. On ne m'a jamais trouvé rebelle ou indépendant. On ne s'est jamais plaint de ce côté-là. Mais je ne me suis jamais senti appelé à commander n'est-ce pas, à diriger. Alors j'ai donné ma démission.

Puis ensuite on m'a nommé président de la Conférence du Léman, la fédération du Léman. Et bien, Olsen est venu me trouver. Et il m'a dit : est-ce que vous seriez d'accord d'accepter ? J'ai dit : à une condition, c'est qu'il y ait unanimité du vote. Et moi j'étais à peu près sûr qu'il n'y aurait pas unanimité parce que j'avais observé qu'il y avait toujours quelques dissidents, quelques oppositions. J'étais sûr que ça n'arriverait pas. Mais ils se sont arrangés pour qu'il y ait unanimité, et j'ai été nommé. Et puis ils m'ont nommé président du Séminaire. Et je me suis défendu, je me suis débattu comme un diable dans un bénitier. Et Beach m'a dit: ça, ça ne se discute pas. Oh, j'ai dit, ça ne se discute pas mais je lui ai dit : "Écoutez, vous me nommez maintenant et je suis sûr qu'avant la fin de l'année vous regretterez et vous voudrez mettre quelqu'un d'autre à ma place." Et bien, ça s'est réalisé dans ce sens que on a eu la vérification au mois de février et ils voulaient m'envoyer à Melun. Alors je crois que c'est frère Lavanchy, le père Lavanchy qui a dit : "Écoutez mes frères, mais qu'est-ce qu'on dira dans nos églises. On a dit qu'il fallait absolument que frère Vaucher prenne la direction du séminaire."

En Suisse, ils auraient voulu me retenir, ils étaient contents de moi. Moi je n'ai pas fait de mal à personne. Et on leur a dit : "C'est nécessaire, c'est une question de vie ou de mort pour le séminaire." Alors ils ont dit : "Dans ces conditions-là on vous le laisse, on vous le donne." Et alors, il a dit : "Mais maintenant qu'est-ce qu'ils vont dire si après quelques mois nous l'envoyons à Melun." Alors ils ont renoncé, n'est-ce pas. Ils m'ont laissé. Et alors, au bout de 6 ans j'ai donné ma démission.

("on reprend la conversation de tout à l'heure")

Après Lacunza, vous vous êtes intéressé au livre de Daniel et vous avez fait de longues recherches. Je crois que c'est un enfant chéri de votre travail à l'heure actuelle. Vous pourriez nous parler de cela, où ça en est ?

A.V. : Écoutez, j'ai enseigné Daniel presque chaque année. Donc pendant des années et des années. Et il y avait des problèmes. Je me suis attaqué à ces problèmes... Au bout d'un certain temps j'arrivais à en résoudre un à ma satisfaction. Je ne sais pas si c'était à la satisfaction des autres mais à la mienne. Ce problème là était éliminé. Et il y en a un autre, et un autre, et un autre... Alors vous comprenez, je me suis passionné et j'ai voulu lire tout ce qui était accessible. J'ai lu des quantités d'ouvrages sur Daniel. Alors, ensuite j'ai eu l'idée, je me suis dit : "Mais, c'est bien pour moi, pour ma satisfaction mais si je pouvais mettre cela à la portée de nos professeurs, ceux qui enseignent ces matières dans nos collèges." Et alors j'ai donné à l'Université à Andrews, j'ai donné à Collonges, j'ai donné à Florence, j'ai donné à l'école de Hollande, enfin à diverses écoles... enfin j'ai donné une copie n'est-ce pas. Seulement, je n'étais pas satisfait car il y avait encore trop de choses que je n'avais pas pu trouver. Alors j'ai fait une nouvelle édition, un peu plus complète. Et maintenant, il ne reste pas beaucoup. Seulement ce sont des ouvrages rares que je n'arrive pas à trouver, ni en Allemagne, ni en Grande-Bretagne. Et il n'y a pas beaucoup. On peut les compter sur les doigts. Enfin il y a quelques ouvrages rares que je n'arrive pas à trouver. Alors si je ne les trouve pas, je vais encore faire un effort. Je vais encore m'adresser à des centres de recherche en Allemagne et à Londres pour voir si j'arrive à les

trouver. Si je les trouve, et bien, j'ajoute ça. Et si le résultat est négatif et bien tant pis ; on ne pourra quand même jamais tout trouver. Et je mettrai le point final.

Ce travail de documentation, vous pensez le publier. Je crois qu'il comporte à peu près 500 pages.

A.V. : Je n'ai jamais pensé à le publier car je me suis dit, chez nous, comme je connais un peu la mentalité... Je n'arrive même pas à faire réimprimer "l'Histoire du Salut" qui pourtant a été approuvé et vérifié... Et bien ça a eu trois éditions et c'est un ouvrage qui a été utilisé à Madagascar et en Hongrie, en Roumanie... et un peu partout. Il a été apprécié, alors puisqu'on n'arrive même pas à imprimer ça, je ne vais pas aller leur demander d'imprimer un ouvrage qui a un caractère plutôt technique. Jamais. Je sais que la réponse serait négative. Seulement, il y a frère "Desmé" en Italie qui me dit : "Il faut absolument imprimer cela." Les adventistes ne l'imprimeront jamais parce que c'est trop technique et c'est pas bon pour le colportage. Mais au point de vue financier ce ne serait pas un best seller. Mais au dehors il y a certainement des personnes qui apprécieront cela. Alors je ne sais pas. On verra !

Vos études d'histoire vous ont appris la valeur de l'objectivité. Et je suppose que vous avez constaté chez nous qu'on auréole de légendes nos pionniers, nos ancêtres. Qu'est-ce que vous pensez sur ce phénomène ?

A.V. : Écoutez, je trouve que c'est assez naturel qu'on s'occupe de nos pionniers et qu'on essaie de voir ce qu'on peut apprendre d'eux, l'esprit de sacrifice qu'ils ont eu... il y a certainement des choses à... Seulement je crains qu'il y ait un peu d'idolâtrie, une tendance à faire des panégyriques. Alors, en tout cas en ce qui me concerne, moi je suis gêné. On a publié dans le journal italien, on a publié dans la Revue Adventiste des articles qui, si on m'avait donné le manuscrit j'aurais fait des réserves, j'aurais dit : "Supprimez ça ou modifiez ça..." Mais on a fait cela sans me consulter. Ensuite en Italie on a fait des erreurs, sans que j'intervienne, on a dû corriger n'est-ce pas, faire des corrections.

Ce sont des articles vous concernant ?

A.V. : Oui

Vous avez aussi été un des premiers à attirer l'attention justement sur les points forts et les points faibles de certains de nos pionniers comme Czechowski, Andrews et d'autres.

A.V. : Alors en Amérique il y a une église à Riverside pas loin de Loma Linda et de l'école que nous avons là-bas. Alors là, ils ont fait une longue liste en commençant par William Miller et Bates et White etc... enfin une longue liste, et figurez-vous qu'ils m'ont mis là, à la fin, le dernier. Il y a une quinzaine de..., moi j'ai dit : "Mais non, moi je ne suis pas mort ! Attendez que je sois mort ! " Alors ils m'ont fait venir à Riverside un sabbat. Et puis frère Beach qui sait très bien faire les choses, il a fait un éloge. Puis alors ils m'ont demandé de prendre la parole. Et je leur ai dit : "Mais je ne vois pas pourquoi vous me mettez là avec tous ces morts."

Quels étaient vos rapports avec Andrews ?

A.V. : Moi je n'ai pas eu de rapport avec Andrews. J'ai lu ses écrits naturellement. Et j'ai accepté une idée qu'il a eue et qui n'a pas été approuvée, enfin qui n'a pas été acceptée par tous.. Vous savez, les adventistes se partagent en deux groupes sur la question de l'état des morts. Je ne sais pas si vous savez, nous sommes tous d'accord qu'il n'y a pas d'âme immortelle, il n'y a pas de purgatoire, d'enfer tout ça c'est... nous sommes tous d'accord. Mais alors comment comprendre l'état des morts. Un bon nombre de nos pasteurs pensent qu'on est mort, qu'on n'existe plus, c'est le néant. Et j'ai vu cette idée dans l'ouvrage que je viens de lire là de Flori. Un ouvrage que j'apprécie beaucoup. Mais je ne suis pas d'accord sur ce point là.

Vous parlez de l'ouvrage intitulé "Genèse ou l'antimythe" ?

A.V. : Oui, il est magnifique cet ouvrage.

C'est un ouvrage édité aux Signes des Temps.

A.V. : Le pasteur qui a fait la préface a fait une réserve et il s'est trompé parce qu'il n'y avait pas de raisons de faire des réserves sur ce point-là. C'était sur la question alimentaire n'est-ce pas.

C'était le professeur André Dumas, professeur à la faculté de théologie.

A.V. : Mais s'il m'avait demandé à moi de faire une préface, j'aurais fait une réserve aussi mais sur cette question-là.

Alors Andrews dit : "Nous ne disons pas que dans la mort l'homme cesse d'exister nous disons qu'il est inconscient." Et du moment que la Bible parle de sommeil et de réveil, elle ne parle jamais de nouvelles créations. Tandis que Flori deux ou trois fois dit : "Dieu va anéantir l'homme, le croyant... il le fait entrer dans le néant et ensuite il le recrée." Plusieurs fois il emploie ce mot, il va le recréer. Mais la Bible ne parle pas de recréation mais elle parle de résurrection, de réveil, sommeil, réveil n'est-ce pas ? Alors moi je ne vais pas tout expliquer, je ne suis pas capable de tout expliquer et de satisfaire toutes les curiosités. Mais je dis avec Andrews qu'on ne peut pas dire que le croyant entre dans le néant, à la première mort. Le néant est réservé aux méchants à la seconde mort. Mais en attendant et bien il y a un état que la Bible appelle sommeil, un état d'inconscience.

Au sujet d'Andrews on le cite souvent comme étant un des premiers théologiens vraiment digne de ce nom dans notre mouvement.

A.V. : Il était le seul théologien que nous avions.

Mais on lui reproche parfois, on l'a peut-être rarement écrit, tout au moins en Europe, un caractère assez dur puis surtout un tempérament typiquement américain.

A.V. : Bourdeau l'a trouvé trop sévère. Il avait demandé à ce que l'on détache la France de l'organisation que commandait Andrews. Mme White était là. Elle l'a blâmé. Il s'est humilié. Il a pleuré sur ses péchés. Et il s'est réconcilié et il a accepté.

Mais qui a pleuré, Andrews ou Bourdeau ?

A.V. : Bourdeau donc s'est humilié et il a accepté de continuer à collaborer avec Andrews.

Mais on parle aussi de lettres de madame White avertissant Andrews justement sur ce point.

A.V. : Mme White a écrit beaucoup mais malheureusement ils ne veulent pas montrer ça, au White Estate il n'y a pas moyen d'avoir connaissance de ça. On prévoit une réunion comme on a eu pour Czechowski, où on aura certains hommes qui viendront et qui feront des rapports. Mais je dis, s'il n'y a pas quelqu'un à qui on autorise la consultation de ce que Mme White a dit... ce sera incomplet. Alors Andrews il est venu avec l'idée que l'Amérique c'était... l'Amérique et que l'Europe c'était l'Europe. L'Europe c'était l'obscurité, c'était le noir... l'Amérique c'était la lumière. Alors Mme White a reproché d'une manière générale à ceux qui venaient, Andrews et les deux Bourdeau, de vouloir américaniser. Elle leur a dit que c'était pas bien. Mais ils n'ont pas écouté. Les Bourdeau par exemple, tout le temps, tout le temps dans les vallées ils exaltaient, ils vantaient l'Amérique. Il faut dire que dans les vallées on était très en retard. Les Vaudois avaient été persécutés, ils étaient extrêmement pauvres, ils dépendaient de l'étranger pour subsister. Chaque année on faisait des collectes en Allemagne, en Angleterre, aux USA. Les pasteurs allaient chaque année faire une tournée et puis ramener de l'argent. Si bien que les Vaudois s'étaient habitués à ne rien donner. Et au point de vue missionnaire, ils ne faisaient pour ainsi dire rien. Je me souviens que on faisait la collecte le dimanche au culte, on donnait 1 sou, 2 sous... Et des hommes aisés ! Mon grand-père par exemple, c'était un paysan aisé. Et bien, il donnait 2 sous, chaque dimanche il donnait 2 sous. Alors ils s'étaient habitués comme ça à compter sur l'étranger et à attendre l'argent. Mais ils étaient pauvres, il faut le reconnaître. Et alors, ils ne chauffaient pas les logements. En hiver, on allait simplement à l'étable. À l'étable, il y avait les vaches qui étaient plus ou moins nombreuses. Généralement, il n'y en avait pas beaucoup. La plupart des paysans avaient deux vaches, quelques-uns en avaient trois. Les très riches en avaient davantage mais ça c'était des exceptions. Alors il y avait deux ou trois vaches au fond et puis on avait ménagé une partie de l'étable on avait mis un plancher. Et puis on avait une barrière. Et alors le soir, les femmes se réunissaient là avec leurs fuseaux, leur rouet pour filer. Elles filaient et naturellement cela ne les empêchait pas de parler. Alors elles bavardaient... Et alors les hommes, ils se mettaient tous sur un banc et ils s'amusaient à dire des bêtises, et surtout à dire des bêtises sur les femmes. C'était le sujet : mettre en ridicule les femmes ! Et moi j'étais obligé d'être là et d'étudier là. Il y avait une petite lampe à pétrole, une toute petite lampe qui donnait à peu près la lumière d'une bougie. Alors j'étais là et je préparais mes tâches pour le lendemain comme ça.

Et vous avez l'impression que cette manière dont l'église s'est implantée en France et dans les pays européens, disons cette manière très américaine est peut-être une des explications de cette difficile croissance dans nos régions.

A.V. : C'est peut-être une des causes. Alors Andrews et les Bourdeau ont tout essayé pour... Et alors les nôtres demandaient qu'on publie des ouvrages adaptés à notre pays. Mais non, il fallait traduire des choses américaines, parce que c'était ça, c'était ce qu'il fallait. Alors il

y a tout le temps eu une tension et Mme White a reproché aux suisses de ne pas encourager..., de ne pas être de bons collaborateurs. Ils étaient mécontents. D'autre part, elle a reproché à ces hommes de vouloir tout américaniser.

Et puis il y a eu dans l'histoire de l'église ce grand problème causé par la guerre de 1914. On sait aujourd'hui que l'église en Allemagne a eu une attitude très discutable pour le moins. Est-ce qu'à l'époque vous en aviez connaissance ?

A.V. : Écoutez ! Voilà ce qui arrivé : premièrement, on ne croyait pas que la guerre était possible. En Amérique comme en Europe on disait, il y aura pas de guerre. Dans les journaux, je me souviens que j'étais à Paris, parce que je suis venu à Paris à la fin de 1913, en automne de 13 ; alors je lisais les journaux. Et les journaux faisaient entendre que la guerre était imminente et inévitable. De sorte que moi je ne voyais pas qu'on puisse éviter cela. Mais nos prédicateurs, tant en Amérique qu'en Europe disaient : "Non", parce que la prochaine guerre c'est la dernière. Et ce sera lorsque le temps de grâce sera terminé. Donc notre œuvre doit être d'abord achevée. Et Dieu nous donne un temps de paix, de tranquillité relative pour que nous puissions achever l'œuvre. Et quand nous aurons achevé l'œuvre alors Dieu lâchera les vents..., les anges chargés de retenir les vents, on leur dira : "Le moment est arrivé." Ils lâcheront les vents et ce sera la guerre finale.

Et alors 2 semaines avant l'explosion de la guerre de 14, nous avons eu un camp meeting à Yverdon en Suisse. Et il y avait là Conradi. Conradi était le directeur de l'œuvre de toute l'Europe. Et bien il nous a dit : "Soyez tranquille, il n'y aura pas de guerre." Il était tellement sûr qu'il n'y aurait pas de guerre qu'il est allé en Angleterre. Et il a été surpris parce qu'il était là en Angleterre et il ne pensait pas qu'il y aurait la guerre. Alors Conradi était un homme très actif et un homme extraordinaire. Mais il était tellement grand et fort que tous les autres autour de lui n'étaient que des nains. Ils étaient habitués à écouter ce qu'il leur disait, c'était lui qui... Je me souviens, j'étais dans les comités et bien il arrivait, il passait des fois la nuit dans le train pour arriver, il était très robuste. Il nous réunissait et puis tac, tac, tac, tac et tac, il nous disait tout ce qu'il fallait et personne ne contestait. On enregistrait n'est-ce pas. Moi j'étais secrétaire, j'enregistrais. Naturellement, ça se votait. Mais ça se votait pour la forme. Moi jamais j'ai entendu qu'on discute sur ses propositions.

Au fond c'était une démocratie très particulière.

A.V. : Et oui, oui, oui... Alors il avait autour de lui des hommes qui étaient relativement capables mais qu'il avait habitué comme ça à attendre de lui les ordres. Et alors ces hommes en Allemagne ce sont dit : "Mais qu'est-ce que nous allons faire ? Le chef n'est pas là et il faut pourtant faire quelque chose." Ils se sont dit : "Si tous nos hommes, et ils étaient nombreux en Allemagne, il y avait beaucoup de membres, si tous nos jeunes refusent le service, ils vont être tous fusillés ! Nous allons perdre toute notre jeunesse." Pensez quelle responsabilité. Ils ont dit : "Ce n'est pas possible !" Et alors ils ont adressé une lettre aux autorités disant que nos jeunes allaient faire leur devoir. Alors quelques-uns n'ont pas marché. Ils avaient des convictions personnelles, ils n'ont pas marché. Ils ont eu des difficultés. Et la plupart se sont dit : "Puisque la direction de l'œuvre nous autorise, cela veut dire qu'il faut faire ça." Alors ils ont marché. Alors dans les églises il y a eu un remous. Il y en a beaucoup qui ont dit : "Mais alors c'est l'apostasie !" "

Et cependant l'église adventiste n'a jamais pris position officiellement concernant le port des armes et encore moins concernant l'usage des armes.

A.V. : Écoutez, moi quand je suis arrivé en 1907, je suis arrivé en Suisse. Tout de suite j'ai passé ma visite militaire et malgré qu'on avait prié pour que je sois exempté, j'ai été enrôlé. J'ai reçu mon livret militaire. Et je me disais : "Qu'est-ce qu'il faut faire ?" Parce que en Suisse, on était divisé. Il y a ceux qui disaient : "Tant pis, cela ne durait pas longtemps, c'était l'affaire de trois semaines. Alors tant pis, c'est pas long, c'est l'état qui commande et nous, nous obéissons. Ce sont les chefs qui prennent la responsabilité si nous transgressons le sabbat, si nous faisons autre chose..." et bien voilà. Ils faisaient exactement comme tous les autres. Ça c'était une façon de voir. Il y en avait d'autres qui disaient : "Non, non, on ne peut pas faire ça. Il nous faut avoir le sabbat libre." Il y en avait d'autres qui disaient : "On ne peut pas porter les armes, on ne peut pas se servir des armes. Ça c'était un deuxième groupe. Puis il y avait ceux qui allaient encore plus loin parce que quand on ne faisait pas le service on payait une taxe militaire. Moi j'ai payé la taxe militaire assez longtemps. Il y en avait qui refusaient la taxe et qui préféraient aller en prison plutôt que payer la taxe militaire. Alors moi je me demandais : "Mais qu'est-ce qu'il faut faire ?"

Alors j'ai été trouvé un de nos prédicateurs, très brave et il m'a dit : "Et bien nous allons prier, puis vous verrez que vous serez exempté." Alors j'ai été à Moutier, j'ai passé ma visite et j'ai reçu mon livret militaire. Alors voilà, qu'est-ce que je vais faire ? Alors lorsqu'on m'a appelé, je devais faire du service à Bienne. Je devais entrer le sabbat. Si j'avais pu entrer un autre jour, je serais allé puis j'aurais attendu le vendredi. Mais là il fallait entrer le sabbat. Alors qu'est-ce qu'il faut faire ? Alors on m'a dit : "Et bien il faut aller le vendredi." J'ai dit : "Mais ils me diront : "Mais vous ne savez pas voir le calendrier, c'est pas aujourd'hui, c'est demain !"" Mais enfin je suis allé quand même. J'ai demandé à voir le médecin militaire. Il m'a reçu très gentiment. Il m'a dit : "Vous verrez vous serez content, vous serez heureux, c'est tellement bien. Mon fils est justement là à Bâle, il fait son service. C'est très bien, vous aurez du plaisir." Il a vu que je n'étais pas convaincu. Alors il m'a dit : "Vous ne désirez pas faire le service ?" Je lui ai dit : "Non."

Enfin je lui ai dit : "C'est à vous de juger." Mais il a vu que ça ne me plaisait pas. Alors il m'a dit : "Écoutez, je ne peux pas faire autre chose, je ne peux pas faire mieux, je vous renvoie d'une année." Il m'a renvoyé d'une année. Et puis alors, il m'a recommandé à un médecin militaire ailleurs que je devais visiter et qui devait me donner conseil. Alors ils ont constaté que j'étais un peu anémique, ils m'ont donné des remèdes. Et puis enfin, ils m'ont encouragé. Ils voulaient me préparer pour le service. Alors après j'ai été appelé. J'étais à Morges. J'ai été appelé à Vevey. Alors j'ai enfourché ma bicyclette. A ce moment là j'avais une bicyclette. J'ai pédalé et je suis arrivé là.

Et alors, on était assez nombreux dans une salle, des hommes qui demandaient à être exemptés, les uns pour une raison, les autres pour une autre. Alors un homme, un soldat est venu. Et puis... "Et vous qu'est-ce que vous avez ?" Alors il était très brutal. Il nous a fait arracher nos chemises. Et je me disais : "Qu'est-ce qu'il dira lorsqu'il arrivera à moi ?" Alors il a fait tout le tour et puis moi j'étais le dernier... "Et vous, qu'est-ce que vous avez ?" J'ai dit : "Et bien j'ai des maux de tête..." alors il a fait un geste de dépit et il est parti. Alors je suis entré. Il y avait deux médecins. Ils m'ont déshabillé, ils m'ont examiné. Et puis l'un a dit à l'autre : "Et bien, qu'est-ce qu'il faut faire avec cet homme ?" Juste à ce moment-là ils ont reçu une lettre de Berne parce que j'avais écrit au département militaire en disant : "Je suis adventiste, j'observe le sabbat, je veux bien faire mon service, je veux bien faire le dimanche récupérer ce que je ne fais pas le

samedi, mais enfin ma conscience me...” Alors ça les ennuyait. Ils ont reçu de Berne une réponse disant : “Laissez-le partir, débarrassez-vous de cet individu qui va nous créer des...” Alors je reçois mon livret militaire : exemption absolue.

Ça c'est magnifique ! Frère Vaucher, vous avez souvent dit que notre église était à un tournant, qu'entendez-vous exactement avec cette expression ?

A.V. : Je ne me souviens pas quand j'ai dit ça et pourquoi je l'ai dit.

Est-ce que vous pensez que l'église est à un tournant sur le plan de son histoire, de sa théologie par exemple, de l'attente du retour du Christ ?

A.V. : Il se peut qu'à un moment donné j'ai eu ce sentiment, mais maintenant je ne peux pas vous dire pourquoi ni comment.

Est-ce que vous pensez que nos jeunes pasteurs, nos théologiens, les quelques théologiens que nous avons, doivent étudier différentes questions pour se préparer à des crises que vous voyez dans l'avenir ?

A.V. : Oh évidemment, évidemment que nous devons toujours étudier la situation. Maintenant il faut vous dire une chose, pendant la première guerre mondiale n'est-ce pas, nos prédicateurs, surtout en Amérique, ont fait des imprudences.

Dans toutes leurs conférences, ils ont parlé de la guerre et de l'issue, de ce qui allait arriver, et ils ont fait “les prophètes”. Et ils se sont trompés, ils se sont trompés sur toute la ligne parce qu'ils étaient persuadés que c'était la dernière guerre. Et que la papauté allait prendre les choses en mains. et que les gouvernements allaient dire, puisque nous n'avons pas pu éviter la guerre, il faut absolument que nous ayons maintenant recours à une autorité spirituelle. Et où trouver cette autorité sinon à Rome ? Alors c'était l'idée. Alors ils ont beaucoup prêché. Et puis dans nos journaux, si vous lisez les journaux américains de cette époque là, vous verrez c'est toujours des études sur la prophétie avec des prévisions et des prédictions qui ne sont pas réalisées. Alors quand la 2ème Guerre est venue, ils ont pris une attitude beaucoup plus réservée. Il se trouve même qu'ils ont été à l'autre extrême. Autant ils ont été bavards pour la 1ère autant ils ont été réservés, silencieux pour la 2ème.

Nous ne voudrions pas vous demander maintenant fr. Vaucher de jouer au prophète, mais pourriez-vous répondre à cette question : comment voyez-vous l'avenir de l'église adventiste dans nos pays en Belgique, en Suisse, en France, en Italie...

A.V. : Ecoutez, je n'ai pour vous répondre que ce que je lis dans les écrits de Mme White. Elle dit qu'il y aura des persécutions, qu'il y aura beaucoup d'apostasies, d'abandons et beaucoup de grandes lumières s'éteindront mais que le Seigneur amènera du dehors des hommes qui viendront surtout de parmi les juifs. Parce qu'elle dit qu'il y aura beaucoup de conversions parmi les juifs qui viendront combler les vides laissés par l'apostasie. Moi je n'ai que cela n'est-ce pas. Personnellement je ne suis pas prophète, je ne sais rien. Alors j'accepte ce que...

Pensez-vous qu'avec le développement de l'église dans certaines régions du monde, je pense à l'Amérique du Sud, à l'Amérique Centrale, pensez-vous que l'organisation, qui à certains égards est pesante, il faut le signaler, c'est une constatation, pensez-vous que cette organisation telle qu'elle est aujourd'hui va se maintenir ou plutôt évoluer, se simplifier ?

A.V. : Moi j'espère, j'espère qu'elle évoluera parce que j'ai toujours pensé que notre organisation était trop... trop rigide et trop américaine. Lorsqu'on a organisé l'église au IVème siècle on a pris pour modèle l'organisation de l'empire. Et lorsqu'on a organisé notre œuvre en Amérique, on a pris pour modèle les Etats-Unis, la démocratie américaine n'est-ce pas, avec tout ce qu'elle a de bon mais aussi tout ce qu'elle a de défectueux. Alors, moi je crois que notre organisation devrait être plus souple. Parce que vous voyez, nous avons maintenant tous les pays de l'est, et bien, ils n'ont pas pu retenir notre organisation. S'ils avaient eu une organisation plus souple, plus élastique si je puis dire ainsi, ç'aurait été mieux pour eux. Tandis qu'avec une organisation comme ça, ils ont tout simplement dû l'abandonner, la lâcher. Alors, moi je crois qu'il faudrait une organisation qui soit susceptible de s'adapter à tous les pays, à tous les régimes politiques et sociaux n'est-ce pas.

Il y a de temps à autre dans nos églises des conflits théologiques. Il faut dire que nos pays, la France, connaît rarement ce genre de conflits mais dans d'autres pays comme dans les pays anglo-saxons, ces conflits sont assez fréquents. Actuellement on parle beaucoup d'un débat sur la justification par la foi, avec un théologien d'une assez grande envergure, qui disons fait parler de lui. Il y a des pétitions qui sont signées. Non, il ne s'agit pas de Paxton mais Desmond Ford. Qu'est-ce que vous pensez de ce genre de conflit. Est-ce que c'est nécessaire, est-ce que c'est indispensable, est-ce que c'est utile ?

A.V. : Moi, je crois ceci : c'est que jusqu'en 88 on a très peu parlé de justification. Mme White dit qu'elle et son mari ont toujours maintenu cette vérité et c'est peut-être vrai. Mais ça ne s'est pas remarqué. Et nos prédicateurs pensaient que ces doctrines là, c'étaient les pasteurs protestants qui avaient la tâche, c'étaient les continuateurs de la réformation, c'était à eux de, de... Tandis que nous, notre tâche à nous c'était de présenter la loi avec l'obligation d'observer le 4ème commandement. Et puis la proximité, l'imminence du retour du Christ. Voilà quelle était notre tâche. Alors nos prédicateurs, en Amérique, ont beaucoup négligé les doctrines de l'évangile. Et par conséquent, la doctrine centrale de la justification par la foi. Ils ne l'ont pas nié. Ils l'ont ignoré simplement pensant que cela allait de soi, et que c'étaient les pasteurs qui avaient la charge de prêcher cela et que eux leur domaine c'était l'eschatologie. Alors en 88, lorsque ces deux frères Waggonner et Jones sont venus, et bien, le président qui était... Buttler ? a été très inquiet, il était malade et il n'a pas pu assister. Mais il a dit attention ! Il pensait que ça pouvait faire du grabuge. Et en effet, un bon nombre des présents n'ont pas accepté. Ils ont dit : mais non, c'est pas ça ! Après, peu à peu la plupart sont revenus et ont accepté. Ils se sont soumis n'est-ce pas, à cette nouvelle idée mais sans beaucoup d'enthousiasme. Et alors Mme White a fait des tournées avec Jones et Waggonner. Et ils ont créé un certain réveil. Si bien que Mme White a dit : c'est la pluie de la dernière saison, ça y est ! Et puis, ce qu'on attendait n'est pas venu. Alors, aujourd'hui nous avons des hommes comme Ford, comme Brinsmead et d'autres qui pensent qu'il faut prêcher, prêcher, prêcher ! de toutes façons, soit oralement, soit dans les écrits, dans les imprimés, prêcher cette doctrine centrale, fondamentale : la Justification par la foi. Tandis qu'il y en a beaucoup d'autres qui disent oh oui, oui, la justification par la foi, bien sûr c'est biblique.

Oui, oui, il faut faire une place. Mais, mais... alors il y a un mais, mais ce qui est beaucoup plus important que la justification, c'est la sanctification. Car la justification c'est simplement l'entrée, le pardon des péchés, c'est la liquidation du passé. On se convertit à 20 ans ou 30 ans et bien on a tout un passé chargé de péchés. Et bien ça, il faut liquider ça, c'est le pardon, c'est la justification. Mais une fois que nous avons liquidé le passé, il y a le présent, il y a l'avenir. Alors là c'est l'effort, le grand effort pour la sanctification. Alors voyez, ils ne nient pas la justification par la foi mais ils la rapetissent. Ils la ramènent à peu de choses. Une petite chose au commencement nécessaire, indispensable comme pour entrer. Il faut ouvrir la porte et entrer. Mais une fois qu'on est entré il y a quelque chose à faire n'est-ce pas. Et alors naturellement, ceux qui nous observent du dehors disent : les adventistes ne croient pas à la justification, à la justification comme Luther y croyait. Pour eux ce n'est pas vraiment l'évangile, c'est périphérique. C'est une petite doctrine à laquelle il faut nécessairement faire une petite place n'est-ce pas. Mais la grande chose c'est prêcher la loi, l'observation du sabbat etc...

C'est probablement la raison pour laquelle on accuse les adventistes d'être des perfectionnistes.

A.V. : Eh oui, eh oui, eh oui !

Et vous pensez donc, frère Vaucher, qu'il nous faut revenir toujours au...

A.V. : Ah moi je crois que Brinsmead nous a rendu un grand service. Il a commis des erreurs, il a mélangé la vérité avec des idées particulières qu'il a d'ailleurs abandonnées par la suite, qu'il a reconnues fausses. C'est dommage ! Ca a gâté les choses. Alors naturellement on a pu le critiquer, on a pu avec raison démolir son système. Mais il a quand même rendu un grand service parce que depuis lui, et bien dans toutes nos églises on prêche la justification et dans tous nos journaux on... Tandis qu'avant... Essayez de regarder les journaux qu'on publiait avant. Oui de temps en temps il y avait une allusion, une allusion à la justification. Moi, je n'ai jamais prêché sur la justification, parce que j'étais comme les autres. J'y croyais. Je n'ai jamais nié la justification. J'ai une liste de tous mes sermons depuis que j'ai commencé en 1904 jusqu'à aujourd'hui : et bien, si j'ai parlé de la justification c'est depuis Brinsmead.

Est-ce que cela signifierait que Dieu n'est pas à court de moyen parce que apparemment il s'est servi d'un hérétique pour mettre l'accent sur une vérité centrale de l'Evangile.

A.V. : Oui

Frère Vaucher vous étiez à la conférence générale au mois d'avril à Dallas aux USA, est-ce que vous pourriez me donner quelques-unes de vos impressions ?

A.V. : Mon impression est bonne seulement j'ai constaté ceci c'est ce que jusqu'à la conférence de Vienne, on insistait beaucoup sur l'imminence du retour du Christ. J'avais entendu un membre de la conférence générale qui disait : si le Seigneur ne revient pas avant la prochaine conférence générale, c'est la faillite du mouvement. Je trouvais que c'était aller un peu loin, c'était un peu imprudent pour un représentant de la conférence générale de dire ça. Mais enfin, le sujet, en Amérique c'était partout : pourquoi ce retard, pourquoi Jésus-Christ n'est-il pas revenu comme nous l'attendions ? Et alors naturellement on parlait de réveil, on parlait de réformes, on

parlait Laodicée etc, etc... Et ça m'encourageait. Je me disais, il y a quelque chose qui remue, quelque chose qui va apporter un changement. Tandis que maintenant, j'ai entendu un seul, tous ceux qui ont défilé, tous ces précédents n'est-ce pas, ils ont tous fait leur petit discours d'adieu avant de partir, un seul qui a dit : j'espère que nous célébrerons la prochaine conférence générale au ciel. Un seul ! Tandis qu'on a pensé à ce qu'on aura à la prochaine, n'est-ce pas ? Et combien de membres nous aurons. On a dit : on aura sûrement 7 millions de membres à ce moment-là.

A l'an 2000 ou à la prochaine conférence générale ?

A.V. : Oui, à la prochaine conférence générale. Puis ils ont calculé ce qu'on aurait en l'an 2000, comme si, tout naturellement ça va durer comme ça. Alors j'étais un peu surpris sous ce rapport-là. Autrement, je n'ai rien remarqué d'anormal.

Si vous aviez un vœu à formuler à l'Eglise aujourd'hui, quel serait-il ?

A.V. : Et bien c'est Laodicée, le message à Laodicée.

Vous avez vraiment l'impression à Laodicée est pour nous aujourd'hui.

A.V. : Ah oui ! Vous savez qu'au début les adventistes ont dit que ce n'était pas pour eux. Au début, dans les premières années ils ont dit : ça c'est pour les protestants, c'est pour le monde, la chrétienté, mais nous c'est Philadelphie. Et je crois que c'est un peu dû à Mme White. Et puis, peu à peu, ils ont commencé à dire oui, oui, il faut aussi nous appliquer ; tenir compte de ces avertissements, de ces reproches et de ces promesses aussi.

Et vous n'avez pas l'impression que l'église qui a déjà plus d'un siècle de présence, l'église adventiste, qui a subi des évolutions, vous n'avez pas l'impression qu'elle va encore évoluer, que certains points théologiques vont s'éclaircir, vont peut-être s'affiner ; on va peut-être abandonner d'autres points.

A.V. : Vous savez, moi je ne suis pas prophète. Je constate qu'il y a naturellement des controverses, et sérieuses mêmes. Il y a des hommes qui mettent en doute des points que nous avons considérés comme fondamentaux. Nous avons parlé des piliers. Mme White a dit qu'il ne fallait pas ébranler les piliers et aujourd'hui on s'attaque à ces questions comme Ford n'est-ce pas ? Et Ford n'est pas le seul. (quelques paroles incompréhensibles).

Mais c'est dans l'ordre des choses, on peut difficilement concevoir...

(de nouveau quelques paroles incompréhensibles, les deux interlocuteurs parlant en même temps !)

A.V. : Il y aura de grandes secousses. Ca je ne crois pas qu'on puisse l'éviter. il y aura de grandes secousses.

Est-ce que vous pensez que face à ces secousses il faudra un esprit de tolérance, ou bien au contraire un esprit beaucoup plus étroit ?

A.V. : Moi je crois qu'il faudrait un esprit beaucoup moins étroit, plus large de cœur surtout. Large d'esprit mais aussi large de cœur. Et nous pourrions ainsi conserver des hommes que nous perdons parce que nous les repoussons, nous les condamnons. Nous prenons une attitude tellement négative. Mais naturellement c'est difficile de savoir où s'arrêter. Si vous me dites que vous n'êtes pas tout à fait d'accord sur la façon dont j'ai exposé ma doctrine dans "l'Histoire du Salut", je ne me fâcherai pas. Je dirai : bien, nous sommes deux esprits différents, peut-être que nous avons une formation différente, peut-être que nous ne sommes pas sortis du même milieu. Si nous avons quitté une église avant d'entrer dans la nôtre, il se peut que l'un de nous ait été protestant et l'autre ait été catholique ou bien que sais-je... Alors donc, je conçois que c'est assez normal que nous ayons des vues tant soit peu différentes et que vous préféreriez formuler la doctrine d'une autre façon. Mais si vous attaquez les..., si vous niez les doctrines que je considère comme essentielles alors évidemment vous n'êtes plus adventiste. Moi je ne peux plus vous considérer comme adventiste.

Et quelles sont pour vous les doctrines essentielles ?

A.V. : Et bien, naturellement, la personnalité de Dieu, la divinité du Christ, l'inspiration des Écritures et puis le retour du Christ, la perpétuité des 10 commandements, et par conséquent le sabbat, le 4ème commandement. Et puis alors pour la question du sanctuaire et bien jusqu'à présent moi j'ai accepté l'enseignement de nos pionniers. Je n'ai pas de vue de... je ne dirai pas que je n'ai pas vu de difficultés, j'ai bien vu certaines difficultés, certains points qui me paraissaient un peu tirés, un peu forcés, mais j'ai essayé de formuler les choses de façon à éviter les objections n'est-ce pas. Et voilà.

Et alors cette église de Laodicée, il y a pourtant un réveil qui se passera dans cette église, une réforme... comment le voyez-vous ce réveil ?

A.V. : Il va y avoir un réveil et une réforme. Mais de temps en temps on parle d'un réveil qui se produit mais c'est toujours aux antipodes. Oscar Meyer disait : c'est drôle mais les grands miracles c'est toujours aux antipodes... (rires). C'est vrai, moi jusqu'à présent je ne vois pas dans les journaux, on lit, il y a des guérisons miraculeuses, il y a des réveils et tant mieux, tant mieux. Mais c'est très localisé, ça ne se généralise pas.

Si vous aviez, en quelques mots, un message à délivrer aux adventistes de nos pays. Quel serait-il ce message ?

A.V. : Oh ! Je réfléchirais beaucoup avant de...

...faire ce message. Je ne suis pas prêt à le faire maintenant, évidemment ! Moi, je crois qu'on a manqué de largeur et de tolérance, on a voulu obliger tous les membres à répéter dans le détail. On a perdu des hommes qu'on aurait pu conserver. Mais...

Ce serait donc votre grand chagrin celui-ci, qu'on ait par une attitude un peu trop étroite saccagé un champ qui avait des promesses, mis de côté des hommes qui avaient quand même un rôle à jouer au milieu de nous et dans le peuple de Dieu.

A.V. : Oh oui, oh oui... !

Et puis votre espoir maintenant ?

A.V. : Maintenant Mme White dit que lorsque nous aurons ces grands départs, ces apostasies... ces lumières qui s'éteindront, que il y a une grande quantité d'hommes qui viendront de tous les horizons pour remplir les vides. Et bien moi je me représente difficilement que tous ces hommes parleront exactement le même langage et auront accepté totalement...

Il semble d'après ce que vous dites que c'est surtout un nouveau peuple mais pas tellement un peuple organisé dans le sens où on le conçoit aujourd'hui mais plutôt un peuple qui est en marche vers la même rencontre.

A.V. : Vous savez nous avons difficilement obtenu la conversion de pasteurs. Je me souviens qu'il y a eu certains pasteurs qui étaient très favorables à notre doctrine, il y en a même qui sont entrés dans l'église mais ils en sont vite sortis. Et, je crois que s'ils en sont sortis c'est pas entièrement leur faute. Ils ont trouvé que c'était pas possible de s'adapter, d'accepter ces contraintes, tout fermé de tous les côtés, sans ouverture, sans possibilité de... Alors nous avons perdu des hommes. Et si, comme sœur White le dit, nous devons recevoir des quantités de rabbins et de pasteurs et de prêtres catholiques, et bien je ne suis pas sûr qu'ils parleront exactement comme moi, qu'ils formuleront leurs croyances comme je l'ai fait dans "l'Histoire du Salut".

Moi je crois qu'il faudra être plus tolérant et accepter que des hommes convaincus, convertis, réellement convertis et consacrés mais qui n'ont pas compris tout, et bien il faudra discuter... D'ailleurs on en accepte. En Italie nous avons des pasteurs et même des professeurs et même des hommes qui occupent des places très élevées et bien quand on les a baptisés, on leur a posé des questions comme on pose d'habitude. Ils ont dit : "Mais moi je ne comprends pas ça. Je ne dis pas que c'est faux, je ne dis pas que ce n'est pas juste, enfin je ne vois pas..." Et bien on dit : "Oh bien écoutez, on va vous laisser entrer puisqu'on sait que vous êtes sincères, on sait que vous êtes intelligents et avec le temps vous allez comprendre." Et nous avons ainsi des hommes qui occupent des positions très en vue et qui n'ont jamais accepté réellement toutes nos explications. Ils ne les combattent pas, ils ne font pas de guerre mais ils gardent le silence là-dessus, n'est-ce pas.

Ça signifie que dans certaines circonstances nous faisons quand même preuve d'une certaine tolérance.

A.V. : En tout cas en Italie on a fait ça. Et je crois qu'il faudra le faire de façon plus générale. Si nous recevons des milliers de personnes à la fois. Je me demande comment on fait en Amérique Centrale où on baptise des milliers de personnes. Est-ce que réellement ces personnes ont toutes, je pense bien qu'elles ont dit oui parce que c'est facile de dire oui, croyez-vous à ça ? Oui, croyez-vous à ça ? oui... c'est à dire qu'ils ont confiance, ils ont confiance dans les pasteurs qui les ont instruits et alors ils disent oui, oui... Mais jusqu'à quel point ils ont vraiment assimilé ?

En tout cas quoi qu'il en soit, il faudra bien que l'église fasse la différence entre ce qui est essentiel dans notre enseignement et ce qui est accessoire ou secondaire. Et c'est probablement là un des plus grands problèmes.

A.V. : Oui parce que si je vous demandais à vous de tracer à la ligne, de façon très claire tout ce qui est essentiel et tout ce qui est secondaire. Et puis, je demanderais à vous, et à vous, et à vous, et puis je ferais moi, et bien nous comparerions nos résultats et ils ne concorderaient peut-être pas tout à fait.

C'est une leçon de tolérance pour l'église que vous nous donnez là.

A.V. : Oui. Je crois que nous devons être moins étroits d'esprit. Mais je crois surtout que nous devons être moins étroits de cœur. Parce que nous avons été durs ! Nous avons été durs ! Avec de la bonté, de la patience on pourrait retenir certaines personnes qui sortent, qui vont quitter. Et nous pourrions ramener quelques-uns de ceux qui sont sortis. Seulement, il y a une tendance à condamner n'est-ce pas, à considérer : "Oui, celui-là il est perdu..."

Pourtant les choses ont quand même beaucoup évolué. Il est rare de rencontrer, tout au moins dans notre pays, je pense à la France, à la Belgique, à l'Union Franco-Belge, il est rare de trouver des responsables qui ont un esprit étroit aujourd'hui. Et ça c'est quand même un progrès.

A.V. : Oui, oui... Mais vous demandiez pourquoi l'œuvre avance si lentement. Et bien, une des raisons évidemment c'est qu'il y a eu beaucoup d'étroitesse. En Suisse, par exemple, vous savez, en Suisse aujourd'hui, les pasteurs se montrent un peu moins... comment est-ce qu'il faut dire, intransigeants. Mais quand même ils n'oublient pas ce qu'on a fait, ce qu'on a dit, ce qu'on a écrit... Même si la mentalité a changé, même si nous sommes un peu plus ouverts, plus conciliants...

Il faut dire que la Suisse ce n'est pas l'exemple du pays ouvert tout au moins dans l'organisation du monde adventiste.

A.V. : Non, non.

Est-ce que l'un de nos problèmes dans l'église adventiste ne provient pas du fait que dès les origines nous nous sommes intéressés à l'étude des prophéties. Autrement dit, lorsque nous parlions entre nous, nous nous adressions surtout au mental, au cérébral plutôt que de nous préoccuper du spirituel, de ce qui est essentiellement fondamentalement chrétien, ou humain tout simplement.

A.V. : Mais nous avons reçu, en Suisse en tout cas, des membres qui n'étaient pas convertis, mais qui acceptaient toutes nos... qui disaient oui à tout. On les entraînait. Et d'autres qui étaient convertis mais qui avaient une réserve (je ne suis pas tout à fait convaincu, peut-être que vous avez raison, mais je ne vois pas très clairement) et bien on les a laissés dehors. Je me souviens que, en France, on n'avait pas baptisé un homme parce qu'il portait une alliance. Il n'avait pas voulu se séparer de son alliance, on ne l'a pas baptisé.

Une alliance de mariage ?

A.V. : Oui.

Il y a quelques années de cela ?

A.V. : Oui, il y a quelques années. Oui, mais enfin c'est typique cela. Oh ! aux États-Unis, il n'y a pas très, très longtemps, qu'il y avait des pasteurs qui n'auraient jamais accepté une personne qui portait une alliance. Il n'y a pas très longtemps de ça. La femme de frère Créaanse (?) ancien élève de Collonges, il a fait ses études aux USA, il est devenu professeur et même doyen... enfin il est arrivé à une situation... Il a épousé une femme qui sort du méthodisme. Et bien cette femme est très active dans l'église, elle enseigne aussi à l'école pour les enfants mais actuellement je ne sais pas ce qui en est. Mais pendant longtemps on lui a refusé l'entrée dans l'église, n'est-ce pas. On lui a refusé l'entrée dans l'église parce qu'elle portait l'alliance. Elle n'a jamais voulu se séparer de son alliance.

Ce sont des anecdotes instructives.

A.V. : Oui.

Frère Vaucher, nous vous remercions infiniment pour cette patience que vous avez montrée, et puis la sagesse qui ressort de cet entretien, c'est qu'évidemment il y a une leçon à apprendre de toute chose et peut-être par le passé et peut-être de temps à autre aujourd'hui, nous n'avons pas été assez vigilant sur certains points... manque de tolérance. Et peut-être qu'aujourd'hui aussi il y a d'autres points sur lesquels nous devrions être plus vigilants.

A.V. : Je vais vous raconter quelque chose. Nous avons en Espagne un prédicateur qui a été un brillant élève à Collonges. Et il a demandé à faire des études. On lui a refusé. Alors il a quitté et il s'est mis au colportage. Au colportage, le président a exigé qu'il présente un reçu de toutes les dîmes, pour être sûr qu'il payait sa dîme régulièrement. Et il l'a payé. Il n'a jamais eu de difficultés. Mais quand même cette façon de faire l'a un peu indisposé : qu'on exige de lui qu'il présente tous les reçus de l'année pour prouver qu'il avait payé intégralement, fidèlement sa dîme. Puis cet homme, en lisant les écrits de Mme White, entre autre "The Desire of Ages", il est arrivé à l'idée que Mme White considère que les trois onctions, celle de Luc et les deux autres, sont la même, ça se rapporte à la même personne et aux mêmes faits. Or d'après Luc, c'est une époque différente. Mais on dit : "Oh bien Luc, il n'a pas toujours suivi l'ordre chronologique." Or tout le monde reconnaît que Luc de tous les évangélistes c'est le plus préoccupé de chronologie. Mais enfin, c'est possible qu'il ait fait une exception là.

Ce frère dont je vous parle s'est dit : Mme White s'est trompée. Donc on ne peut pas tout accepter. Il faut reconnaître qu'elle n'est pas infaillible. D'ailleurs elle n'a jamais prétendu être infaillible. Alors on lui a dit : "C'est à choisir, ou bien vous êtes adventiste, ou bien vous ne l'êtes pas... Si vous n'acceptez pas ça c'est que vous n'êtes plus adventiste." Alors ils ont eu des discussions, des polémiques, des rencontres publiques. Lui a maintenu son point de vue, cette idée que c'est un seul événement ça a été accepté dans l'église latine pendant assez longtemps. Mais aujourd'hui les prêtres catholiques, les théologiens catholiques ont abandonné cette idée. Et chez les protestants aussi, ils pensent que c'est deux faits différents. Maintenant que ce soit un fait

ou que ce soient deux faits, moi ça me laisse assez...

Il s'agit de l'onction, à quel moment, au baptême du Christ ? Vous parlez de l'onction que le Christ a reçue lors de son baptême.

A.V. : Non, non, l'onction de la femme.

Ah ! Oui, oui, oui.

A.V. : Vous savez cette femme qui va laver les pieds de Jésus et les a oints avec...

Alors, il y a trois récits et deux qui sont à la fin du ministère, alors il n'y a pas de discussion là-dessus. Mais l'autre dans Luc qui se place un an avant. Et alors, on pense en général que ce sont deux femmes différentes et deux faits différents. Et bien moi ça ne me gêne pas du tout. Je ne suis pas au clair. Je n'ai pas étudié la question à fond pour avoir une conviction ferme. Mais si j'arrivais à une conviction ferme et que vous ne soyez pas d'accord avec moi, je ne dirais pas : vous ne pouvez pas être adventiste, vous devez quitter, vous devez sortir. Alors l'ancien président du champ là-bas était très ferme sur le fait que Mme White ne se trompe pas, elle ne peut pas se tromper, c'est impossible, c'est impensable qu'elle se soit trompée. Et alors, ils ont des discussions publiques et il s'est efforcé de prouver que Mme White avait raison. Si bien que finalement cet homme a quitté l'église n'est-ce pas. Et alors il y a tout un groupe de personnes en Espagne qui ont dit : "Nous ne pouvons pas accepter cette façon de faire. Nous voulons créer une église fondée sur la Bible, la Bible seule." Je ne sais pas ce que ça va donner.

C'est récent cette affaire là ?

A.V. : Oui, c'est tout récent.

Est-ce que vous connaissez le nom de ce frère...

(incompréhensible car les deux parlent en même temps)

A.V. : C'est celui dont j'ai présenté l'idée sur Daniel 8.

En Espagne ?

A.V. : Oui.

Ah ! Et bien c'est un fait malheureux. Et c'est encore une pièce au dossier de tolérance nécessaire.

A.V. : Et bien moi je crois qu'avec un peu de patience, un peu de largeur de cœur, même s'il se trompe, en admettant qu'il se trompe n'est-ce pas, on aurait pu le garder et garder tous les autres, mais voilà ! Mme White s'est trompée plus d'une fois. Elle n'a jamais prétendu être infaillible. Elle a accepté des idées qu'elle a trouvées quelque fois dans Smith, quelques fois au point de vue historique par exemple dans Merle d'Aubigné ou dans Willy (?) et bien des idées assez discutables. Alors quand elle tire une leçon au point de vue spirituel, quand elle donne un

avertissement, quand elle donne un message, moi je suis très disposé à accepter cela les yeux fermés. Mais quand elle fait une allusion historique ou alors même au point de vue exégétique, elle n'avait aucune connaissance de ce qu'il faut pour faire de l'exégèse. Elle cite des passages, le même passage elle le cite dans quatre ou cinq passages à des moments différents de sa vie en leur donnant des applications tout à fait différentes. Ce n'est pas de l'exégèse. Mais une personne qui est remplie de la Bible, qui ne parle que par la Bible. Quand elle veut dire n'importe quoi et bien ce sont des expressions bibliques qui se présentent. Alors c'est pas de l'exégèse.